

cette source de pathétique ne s'y découvre en sa pure essence. Il faut une part d'arrangement et même de fiction pour dégager d'un événement ou de la destinée d'un homme l'élément tragique qui s'y trouvait en puissance ou à l'état d'ébauche. Il serait facile de démêler les expédients employés par les grands poètes dramatiques dans l'histoire de César, de Cléopâtre, de Marie Stuart, de Wallenstein, de Cromwell, de Chatterton, de l'Aiglon, pour changer les proportions des choses sans en altérer l'essence. Tous leurs efforts tendent à nous présenter la chute lamentable de leur héros non pas comme le dénouement inévitable d'un complot, d'une émeute, d'un accès de folie, mais comme l'accomplissement d'une fatalité tout intérieure; si bien que les fantômes inconsolés dont la longue procession se détache lugubrement sur l'horizon de l'histoire, ne nous apparaissent plus que comme des victimes d'eux-mêmes, des victimes de leur aveugle exaltation et de leur démesure.

Laissons là les exemples classiques et choisissons un exemple tiré de notre histoire nationale. Disons-nous du dénouement du Kloeppekkrieg qu'il est tragique? Certes non! Nous ne trouvons rien que de très naturel à l'écrasement d'une horde d'émeutiers qu'un vent de folie a déchaînés contre l'impossible et aux représailles qui s'ensuivirent. L'échauffourée des rebelles de l'Oesling — dont il est difficile de dire si elle fut étouffée dans le sang ou si elle sombra dans le ridicule, et qui